

# Les Rendez-vous philosophiques d'Orlé@ns-Tours 2 – avril 2016

« Le pouvoir : une réalité ambiguë ? Entre autorité et domination »

## Présentation des interventions et des intervenants

---

### Liste des interventions

« **Pouvoir et dépendance. La question de l'émergence des formes impersonnelles de la domination liées à la modernité** »

Aurélien BERLAN

« **Le paradigme de la soumission volontaire à l'épreuve de l'« infra-politique » des groupes dominés dans l'anthropologie politique de James C. Scott** »

Patrice BRETAUDIERE

« **Philosophie et pouvoir** »

Alain CHAMPSEIX

« **Rousseau, la domination entre la critique et la norme** »

Pierre CRETOIS

« **Comment penser une autorité sans domination ?** »

Robert DAMIEN

« **Sartre : le pouvoir et la liberté. Résistance au pouvoir, résistance du pouvoir, pouvoir de la résistance** »

Nicolas DESRE

« **L'Ecole de Francfort et la question de l'autorité** »

Jean-Marc DURAND-GASSELIN

« **La démocratie selon Claude Lefort** »

Juliette GRANGE

« **Tocqueville : les invisibilités de la domination en démocratie** »

Bruno HUEBER

« **Montaigne : une autorité émancipatrice** »

Isabelle KRIER

« **Reconnaître, est-ce nécessairement dominer? Les impasses du désir mimétique** »

Laurence LACROIX

« **La violence symbolique de la reconnaissance dans la sociologie critique de Pierre Bourdieu** »

Cécile LAVERGNE

« **La question de l'autorité à l'école** »

Eric LE COQUIL

« **“Si c'est un homme” : déni, méconnaissance et humiliation de Stanley Cavell à Avishai Margalit** »

Elise MARROU

« **Foucault : du pouvoir conçu comme assujettissement, à la résistance pensée comme subjectivation** »

Carine MERCIER

« **La critique de la domination dans le néo-républicanisme. Confrontation avec le libéralisme (Stuart Mill, Rawls) et le républicanisme classique** »

Jean NESTOR

« **Au fondement de la reproduction de la domination : le travail éducatif des femmes** »

Irène PEREIRA

« **La démocratie chez Platon et Aristote** »

Fulcran TEISSEIRENC

« **Nietzsche : une conception organique de l'autorité** »

Guillaume TÖNNING

---

## Présentation des interventions

### « **Pouvoir et dépendance** »

**Aurélien Berlan**, chercheur en philosophie, et enseignant au département de philosophie de l'Université de Toulouse II Le Mirail. Ancien élève de l'ENS Fontenay/Saint-Cloud, agrégé et docteur en philosophie. Il a effectué sa thèse, sous la direction d'Axel Honneth, sur la diagnostique historique -*Kulturkritik*- chez les fondateurs de la sociologie allemande. Il a notamment publié *La fabrique des derniers hommes. Retour sur le présent avec Tönnies, Simmel et Weber* (La Découverte, 2012). On lui doit également une nouvelle édition (traduction et présentation) de l'ouvrage de Max Weber intitulé *La Ville* (La Découverte, 2014).

### **Résumé de l'argument :**

« On a souvent tenté de définir les formes de pouvoir spécifiquement modernes comme «impersonnelles» (Marcuse) puisqu'elles ne s'incarnent plus dans des personnes en position de domination (le maître, le seigneur, le père, etc.), c'est-à-dire en mesure de donner des ordres à des personnes bien définies, qui en sont juridiquement dépendantes. Une telle caractérisation pose néanmoins problème dans la mesure où elle jette un voile sur les personnes qui, de fait, sont

Les Rendez-vous philosophiques d'Orléans-Tours 2 – avril 2016

« Le pouvoir : une réalité ambiguë ? Entre autorité et domination »

en position de pouvoir dans nos sociétés modernes. Il s'agira de reprendre la question du pouvoir à l'âge moderne à partir des nouvelles formes de dépendance qui caractérisent nos sociétés : les liens de dépendance personnels ont bien été abolis, mais ils ont été remplacés par des dispositifs de dépendance qui exercent de fait une « action sur l'action » (Foucault), de manière indirecte et non autoritaire : en incitant et dissuadant plus qu'en commandant. Ce faisant, nous sommes confrontés à un curieux renversement dans la logique du pouvoir : alors que les autorités traditionnelles étaient en situation de dépendance matérielle à l'égard de leurs subordonnés, ce qui rendait possible la « dialectique du maître et de l'esclave » (Hegel), ce sont les populations dominées qui sont désormais en situation de dépendance matérielle à l'égard de dispositifs mis en place par les dominants, ce qui scelle leur impuissance. »

---

**« Le paradigme de la soumission volontaire à l'épreuve de l'« infra-politique » des groupes dominés dans l'anthropologie politique de James C. Scott »**

**Patrice Bretaudière**, professeur de philosophie au lycée François Villon de Beaugency, et chargé de cours au département de philosophie de l'Université François Rabelais de Tours. Agrégé, et doctorant en philosophie et science politique (travail de recherche portant sur les théories contemporaines de la domination et de l'aliénation), associé au laboratoire SOPHIAPOL de l'Université Paris-Ouest Nanterre, et au Centre de Recherches Sociologiques et Politiques de Paris (CRESPPA, CNRS).

« Comment la domination peut-elle s'établir, se maintenir et se perpétuer en éveillant aussi peu de résistance chez ceux qui pourtant la subissent ? Comment des rapports sociaux asymétriques objectivement abusifs peuvent-ils susciter l'obéissance massive des dominés en faisant l'économie d'un recours permanent et effectif à la coercition ? Voilà l'énigme que certains philosophes classiques ont chacun tenté d'expliquer à leur manière, de La Boétie jusqu'à Marx, par le recours à l'hypothèse d'une soumission volontaire. Dans ce sillage, des théories plus contemporaines comme celle du pouvoir idéologique dans le néo-marxisme (Gramsci), ou du pouvoir symbolique (chez Bourdieu) ont tenté de comprendre l'efficacité de la domination à partir du travail de légitimation et de naturalisation mené par les élites et de son aptitude à conditionner la subjectivité des dominés de telle sorte que ceux-ci en viennent à adhérer à leur propre sort, sous l'effet de cette aliénation de la subjectivité.

James C. Scott est un anthropologue contemporain qui s'est intéressé de près à cette énigme de la domination, d'abord par l'ethnologie de terrain qui l'a conduit à mener une étude approfondie des rapports de classes dans une région reculée de la Malaisie, et ensuite par l'anthropologie comparée. Le résultat troublant de cette vaste enquête est le suivant : l'adhésion subjective des dominés à ce travail de légitimation et de naturalisation de l'ordre social ne serait le plus souvent qu'une mise en scène de soi stratégiquement orchestrée par les dominés pour donner le change aux dominants, afin de retirer les avantages de cette simulation. Cette duplicité des dominés, trop souvent insoupçonnée par les théoriciens, recouvrerait, en l'oblitérant, une résistance ordinaire difficilement détectable puisqu'elle se déroule à l'abri du regard des dominants. La reconstitution de ce « texte caché » de la domination, que dissimule la mise en scène publique du pouvoir, révèle une dissidence intérieure qui est très loin d'être exceptionnelle chez les dominés, et qui constitue ainsi une remise en question sérieuse du paradigme de la soumission volontaire, dont la théorie de l'aliénation subjective (idéologique et symbolique) est une version importante dans la pensée critique contemporaine. Cette nouvelle confrontation de la théorie aux profondeurs insoupçonnées

du terrain, a le grand mérite de soulever de nombreuses questions qui nous invitent à affiner notre compréhension des mécanismes complexes de la domination, et à en réarmer la critique avec le plus de justesse possible. »

---

### « Philosophie et pouvoir »

**Alain CHAMPSEIX**, professeur agrégé de philosophie au lycée Maurice Genevoix d'Ingré, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Fontenay Saint-Cloud, docteur de l'Université Paris-Sorbonne.

#### Résumé de l'argument :

« La philosophie est la recherche de la connaissance en général et non du savoir dans tel ou tel domaine particulier comme c'est le cas avec les sciences. Certes, celles-ci sont indispensables mais il importe aussi aux hommes de sortir de l'ignorance dans l'absolu et non dans tel ou tel secteur : cela tient à leur nature d'être doués de raison. Les sciences partagent en partie l'ambition de la philosophie mais elles ne la supplantent pas.

Or des hommes qui savent, individuellement et ensemble, sont forts : leur esprit a quelque chose d'invincible. Dans l'ignorance, les êtres humains sont faibles aussi bien intellectuellement que moralement et affectivement. La philosophie est donc pouvoir et, en un sens, elle est le seul pouvoir car ni les armes ni les richesses ni le prestige ne peuvent rendre réellement puissant. Tout du moins, en tant qu'amour de la sagesse, c'est-à-dire du savoir, elle est la condition de tout pouvoir.

Cependant, l'humanité se préoccupe rarement et de façon pure de sa nature rationnelle : elle a des besoins physiques à satisfaire – elle a une réalité économique ; ses sociétés ne peuvent se passer de la force militaire et policière pour lutter et contraindre, et les individus ne renoncent pas aisément à s'imposer par la violence – elle a une dimension politique ; les différents groupes d'hommes s'unissent ou se divisent en fonction de préjugés, de croyances ou d'opinions – elle est aussi faite d'idéologie ; enfin des passions comme la haine, le mépris, l'orgueil prennent appui sur les inégalités de tout ordre et souvent les conforte au prix de bien des injustices – le mal moral ne lui est pas inconnu. La conséquence est claire et paradoxale : ce n'est pas le vrai pouvoir qui a le pouvoir, ce sont les pouvoirs faibles qui dominent et font souffrir. Aussi la philosophie paraît-elle peu sérieuse et vaine. Pourquoi ne pas s'en passer ?

Toute la question est de savoir si l'on doit se résoudre à une telle opposition. Il y a là une source inépuisable d'analyses à effectuer comme les tables rondes de ces journées le montreront. Notons, cependant, que si la philosophie, c'est-à-dire, donc, le pouvoir, était éternellement condamnée à l'impuissance, c'est bien l'existence même de l'homme qui pourrait bien perdre tout intérêt. »

---

### « Rousseau, la domination entre la critique et la norme »

**Pierre Crétois**, professeur de philosophie au lycée Fulbert de Chartres. Agrégé et docteur en philosophie (a effectué sa thèse sur l'évolution de la conception de la propriété au tournant du 18<sup>ème</sup> et du 19<sup>ème</sup> siècle).

**Résumé de l'argument :**

« Jean-Jacques Rousseau est reconnu pour sa critique radicale de la vie sociale et pour sa pensée politique. Il a pu être considéré par Axel Honneth comme un des pères de la philosophie sociale, théorisant le fondement des dominations, pour le premier volet de son œuvre et par Jean-Fabien Spitz comme un penseur républicain de la liberté comme non-domination pour le deuxième volet. Je montrerai l'articulation des deux aspects de son œuvre comme un moyen de dépasser les limites qu'Axel Honneth croit trouver dans la pensée du Genevois. »

---

**« Comment penser une autorité sans domination ? »**

**Robert Damien**, professeur émérite des universités en philosophie (PARIS OUEST Nanterre).

Il est l'auteur de *Bibliothèque et Etat, naissance d'une raison politique* (PUF 1995), de *La grâce de l'auteur* (Encre marine, 2001) et de *Le conseiller du prince de Machiavel à nos jours, genèse d'une matrice démocratique* (PUF, 2004). Il a publié en 2010 une réédition critique de *Qu'est-ce que la propriété ?* de Proudhon (livre de poche). Dernières publications : *Eloge de l'autorité, généalogie d'une (dé)raison politique*, Armand Collin, 2013; Mai 2015, *Eutopiques, essais de méditations physiques*, Champ Vallon, 2015 ; *Machiavel ou l'invention de la modernité*, chez Eppreditions numériques.

« Si dominer c'est imposer sa force pour se faire obéir par la peur ou la contrainte, tout exercice de pouvoir n'est-il pas réductible à cette humiliation destructrice de l'égalité et de la liberté ? Peut-on penser une autorité qui échappe à cette logique d'abaissement de l'autre pour se faire respecter ? Comment distinguer l'obligation légitime d'obéir à la loi et la contrainte par la peur d'être annihilé ?

A quelles conditions une autorité non dominatrice est-elle recevable ? N'est-ce pas là définir la démocratie ? »

---

**« Sartre : le pouvoir et la liberté. Résistance au pouvoir, résistance du pouvoir, pouvoir de la résistance. »**

**Nicolas Desré**, professeur agrégé de philosophie au lycée Jean Zay à Orléans. Il a effectué des travaux de recherche sur l'œuvre de Sartre sous la direction d'Etienne Balibar.

**Résumé de l'argument :**

« L'homme est condamné à être libre ». « Jamais nous n'avons été aussi libres que sous l'Occupation allemande » ...

De Sartre, nous connaissons ces formules qui sonnent comme des slogans, signes d'une liberté apparemment absolue, irréductible, implacable que seuls les lâches et les « salauds » auraient le courage d'assumer, préférant le confort de la mauvaise foi à la lucidité angoissante de la responsabilité.

Mais qu'en est-il alors du pouvoir auquel nous confrontent la force des choses et l'ordre du monde? Et de quelle liberté peut donc se réclamer l'homme soumis à la torture, au harcèlement, à la misère ou l'exclusion ? N'y a-t-il pas une forme d'idéalisme aveugle et scandaleux à affirmer la liberté dans un monde où la contrainte, la domination et le rapport de force s'imposent chaque jour ? Sommes-nous vraiment, face au pouvoir, « seuls et sans excuses » comme il est dit dans la célèbre conférence de 1945 (*L'existentialisme est un humanisme*) ?

Nous tenterons de montrer que loin de penser la liberté comme un absolu, Sartre nous invite à l'envisager comme un acte continu de négation, de libération, d'émancipation, bref comme le mouvement d'une résistance au pouvoir. Il s'agit toujours de s'efforcer d'être autre chose que ce l'on a fait de nous.

Pour autant, la dialectique des libertés est telle que la libération d'aujourd'hui devient le pouvoir de demain ; de sorte que le pouvoir résiste, se renouvelle et s'impose toujours à nouveau sous la forme d'une liberté figée, réifiée, récupérée, fixant des identités, des normes et des horizons d'attente que Sartre appellera dans la *Critique de raison dialectique*, le « pratico-inerte ».

On comprend alors que la liberté s'identifie, en dernière instance, au pouvoir sans cesse renouvelé de la résistance. Non pas d'une résistance héroïque, solitaire et magistrale aux pouvoirs établis mais d'une résistance anonyme, organique et socialisée à soi-même (comme identité figée), aux autres (comme identité imposée) et aux institutions (comme identités attendues).

La liberté prendrait donc les visages de l'infidélité et de la trahison, comme celui d'un soutien sans cesse renouvelé aux minorités et à « la cause du peuple. »

Aussi Sartre nous invite-t-il à penser une liberté certes limitée, amputée, toujours en proie aux résurgences du pouvoir ; mais pourtant bien réelle car réduite à n'être que « ce petit mouvement qui fait d'un être social totalement conditionné une personne qui ne restitue pas la totalité de ce qu'elle a reçu de son conditionnement ». (*Situations IX*).

---

### « L'École de Francfort et la question de l'autorité »

**Jean-Marc Durand-Gassel**, professeur de philosophie en classes préparatoires au lycée Voltaire d'Orléans. Chargé de cours au département de philosophie de l'Université François Rabelais de Tours. Agrégé et docteur en philosophie, Jean-Marc Durand-Gassel a effectué une thèse sur la pensée de Habermas). Il est l'auteur de *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, 2012 et de deux autres ouvrages à paraître en avril 2016 : *Rousseau. L'Épicentre de la modernité* chez Ellipse et *Le Puzzle post-métaphysique de Jürgen Habermas* à La Lettre volée.

### Résumé de l'argument :

« La question de l'autorité traverse les trois générations de l'École de Francfort, celle de Horkheimer et Adorno, celle de Habermas et celle de Honneth, dans des conjonctures historiques et intellectuelles distinctes. La première génération de l'École de Francfort a vu dans l'affaiblissement de l'autorité paternelle une des pistes explicatives du culte des chefs du fascisme,

en rapportant cet affaiblissement à la montée en puissance de la culture de masse et de l'intégration bureaucratique de la société. C'est la caractérologie freudienne qui est alors mobilisée. A la seconde génération Habermas reprend ces pistes tout en essayant de thématiser l'idée d'une société démocratique plus horizontale et participative rééquilibrant l'affaiblissement inéluctable des autorités traditionnelles par des rapports familiaux et sociaux plus fraternels. Il essayait ainsi de donner une perspective positive aux espoirs démocratiques nés de la défaite historique du fascisme. Il combine alors Freud et Wittgenstein dans une approche inspirée de la psychologie sociale d'Alexander Mitscherlich. Ce sont les mouvements sociaux des années 1960 qui servent par contre directement de conjoncture de référence à la théorie de la reconnaissance de Honneth, qui veut penser, grâce à la psychanalyse de la relation d'objet de Winnicott, les conditions psychologiques et morales d'une autorité bonne et, en regard, celles d'une émancipation d'une autorité pathologique.

Nous héritons aujourd'hui probablement de ces trois grandes directions critiques dans notre rapport à l'autorité. »

---

### « La démocratie selon Claude Lefort »

**Juliette GRANGE**, agrégée de philosophie, Docteur d'État et Professeur à l'Université François-Rabelais de Tours (philosophie moderne et contemporaine), et chercheur au LIRE.

Elle est spécialiste de la pensée française du XIX<sup>e</sup> siècle et a consacré sa thèse et des travaux d'édition à Auguste Comte (*La Philosophie d'Auguste Comte, science, politique, religion*, PUF 1996, textes choisis chez Petite bibliothèque Payot, Tel Gallimard, G.F. Flammarion). Elle a édité l'an dernier (PUF) les Œuvres complètes de C-H de Saint-Simon. Elle poursuit des recherches sur le socialisme utopique et le spiritualisme républicain (*L'idée de République*, Agora Pocket, *La République* de Quinet, Au Bord de l'Eau, Colloque sur les socialismes, Cerisy-la-Salle). Elle a tenté d'alerter sur les effets institutionnels de la rhétorique fondamentaliste (*La Guerre des Idées*, 2013). Elle travaille à un ouvrage philosophique sur le socialisme républicain.

### Résumé de l'argument :

« Pour Claude Lefort, les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle ont émergé du cœur des démocraties les plus avancées. Pourquoi ?

L'invention de la liberté (la démocratie moderne) comporte une grande fragilité qui est aussi sa richesse. La vie démocratique serait un équilibre instable entre la nécessaire présence d'une autorité institutionnelle stable (l'autorité centrale centripète) et la vie inventive de la critique et de la novation sociale (centrifuge, la contestation). Un équilibre entre horizontalité dispersive de l'égalité et autorité centralisatrice (républicaine).

Cet équilibre protège de la domination totalitaire tout autant que de la violente dispersion anarchique. L'humanité tend à l'obéissance, à la servitude volontaire, à la reconnaissance de l'autorité hiérarchique. La modernité est l'espérance en une forme d'amitié fraternelle, d'égalité horizontale, de sociabilité servant de contrepoids à la servitude volontaire.

Au travers de cette présentation de certaines thèses de Claude Lefort, on traversera de manière assez personnelle les problématiques du républicanisme, de l'autorité, de l'acceptation de la domination, de l'anarchie et du totalitarisme. »

---

**« Tocqueville : les invisibilités de la domination en démocratie. »**

**Bruno Hueber**, docteur en philosophie, professeur au lycée Descartes de Tours, et chargé de cours à l'Université F. Rabelais de Tours.

« Si l'œuvre d'Alexis de Tocqueville n'est pas suffisante pour démêler les relations de pouvoir et d'autorité qui peuvent actuellement traverser nos sociétés ou leur faire défaut, elle reste, parmi d'autres, difficilement contournable pour identifier ce qui de façon générale, dans l'homme démocratique, de par son psychisme, son intellectualité, sa temporalité spécifiques, l'expose à des processus, à des puissances, à des structures de domination fort éloignés de ce qu'il s'imagine parfois et prétend souvent vouloir être.

On aurait pu croire en effet ou insinuer que le principe de la souveraineté du peuple, une fois sa dynamique critique et révolutionnaire résorbée, n'était ou ne serait plus qu'un slogan pour des individus « démocratiques » par trop portés à récuser ou suspecter tout pouvoir ou toute autorité dès lors qu'ils deviennent par trop « manifestes », exposant ainsi d'ailleurs continûment ces mêmes sociétés au désordre ou ce que d'aucuns appellent improprement « anarchie ».

Or il se trouve que Tocqueville relativise de beaucoup la pertinence de cette inquiétude pour insister a contrario sur le fait que les démocraties portent bien plutôt en elles-mêmes un potentiel d'aliénation et de soumission généralisées des plus inédits et des plus dangereux, l'amenant alors à déployer en contre-feu les éléments d'une culture de la liberté et du civisme dont on peut aujourd'hui encore interroger la pertinence, les implications, le coût ou la possibilité. »

---

**« Montaigne : une autorité émancipatrice »**

**Isabelle Krier**, Isabelle KRIER est professeure de philosophie au lycée Voltaire d'Orléans et docteure en philosophie, spécialiste de Montaigne et du scepticisme moderne.

Elle s'intéresse aussi à la question de la différence des sexes et du genre dans l'histoire de la philosophie occidentale. Elle a récemment écrit *Montaigne et le genre instable*, Classiques Garnier, 2015 et a codirigé *Le Féminin en miroir entre Orient et Occident*, en collaboration avec Jamal Eddine El Hani, Paris, Campagne Première/Presses universitaires de France, 2005, sur l'image et le statut des femmes dans les pays arabes et en France, introduction de Françoise Héritier. Sa thèse de doctorat soutenue en 2009 portait sur la différence des sexes dans les *Essais* de Montaigne, direction Frédéric Brahami. On lui doit plusieurs articles sur Montaigne et sur la question des femmes. Elle s'attache aussi à faire connaître la pensée philosophique de Marie de Gournay, pionnière du féminisme moderne.

« L'autorité dans la famille, entre parents et enfants ou mari et femme, est-elle condamnée à la domination ou peut-elle promouvoir l'émancipation ? Comment l'autorité parentale ou conjugale peut-elle s'incarner, si elle refuse une logique d'oppression et si elle opte pour l'autonomie de



chacun ? Quelles peuvent être les motivations profondes d'une volonté de déconstruction de cette domination traditionnelle ? Quels rapports à l'être, à l'avoir, au temps, au désir sont engagés, ici ? Est-il requis d'avoir souffert de la domination pour refuser sa répétition ? Cette communication a pour objet de se confronter à de tels questionnements à travers une lecture de Montaigne. Dans un chapitre des *Essais* intitulé, non sans ironie, « De l'affection des pères aux enfants » (II, 8), Montaigne met en cause le lieu-commun, hérité d'Aristote, de la bienveillance parentale. Il démasque à l'arrière-plan de la famille campée par les Anciens une logique de domination. Il dresse la satire du *paterfamilias*, dont le modèle sévit encore à la Renaissance, notamment chez Bodin. Accaparement du pouvoir et des charges, mutisme, apparaissent comme autant de subterfuges pour se donner l'illusion d'une permanence contre l'angoisse de l'écoulement du temps. Loin de favoriser l'ordre, la domination dans la famille est à l'origine de séditions, tant des épouses, que des enfants ou des valets. Elle produit la délinquance. Cette domination n'est pas genrée. Elle est exercée aussi bien par les pères que par les mères. Montaigne en a fait les frais. Le caractère autobiographique du chapitre II, 8 est aujourd'hui admis. On mesure ce que Montaigne détruit. Reste à évaluer ce qu'il construit. En contrepoint de la subversion des patriarcat et matriarcat, Montaigne dit la manière dont il souhaiterait, lui, être père et époux. Son discours est beaucoup plus cohérent et philosophiquement fondé qu'il n'aime à le déclarer. Pour en comprendre la portée, il importe de le rattacher au scepticisme moderne si particulier des *Essais*. Reconnaisant l'impermanence de toutes choses (« Tout bouge »), ainsi que l'instabilité et la versatilité du monde social et interpersonnel, Montaigne consent à accompagner le mouvement. Il valorise une économie du délestage et de la transmission. Il prône une éthique du courage de la vérité sur soi, dans sa faillibilité, et du lâcher-prise qui peut faire songer, en plus molle, à celle des cyniques. Au final, si Montaigne tient à quelque chose c'est à l'amitié, à l'amour et au désir. Or le maintien de ces derniers, dans la durée, suppose une reconnaissance et un encouragement à l'émancipation des enfants et des femmes, avec tous ses risques. »

---

**« Reconnaître, est-ce nécessairement dominer? Les impasses du désir mimétique. »**

**Laurence Lacroix**, professeure de philosophie au lycée Voltaire d'Orléans La Source.

Elle est diplômée d'un master 2 de philosophie morale et politique portant sur l'angoisse mené à l'université de Paris IV Sorbonne sous la direction d'Alain Renaut. Membre depuis 2008 d'ALEF (association lacanienne et freudienne), elle a rédigé plusieurs articles. Un portant sur *la disjonction masquée des jouissances*, publié sur le site d'alef.orleans.free.fr. Un autre portant sur "La haute couture et son rapport à l'image du corps", publié dans le recueil de textes réunis par Dominique Bréchemier et Nicole Laval-Turpin "Les femmes de l'entre-deux guerres, Quels chemins pour la notoriété?" en 2015 chez L'Harmattan. Deux de ses articles sont en cours de parution : "la matérialité du symptôme" et "Alexandra David-Néel, une invitation au voyage".

**Résumé de l'argument :**

« Ce qui dérange dans l'idée de domination, c'est qu'elle renvoie à une division du social entre dominants et dominés qui appelle à sa suite aliénation, assujettissement, mépris, voire même exclusion ou mise à mort. Face à la violence que génère la domination, se comprend dès lors le

besoin que ressentent les hommes de la dominer pour pouvoir enfin la surmonter, l'éradiquer. Cependant, un tel dépassement est-il possible? Peut-on penser des relations humaines dans lesquelles ne s'inscrivent pas des rapports de domination?

Notre communication aura pour tâche de démontrer que si la domination reste pour nous une question toujours ouverte et d'actualité, c'est parce qu'elle ne se réfère pas à un certain type de relation à l'autre dont nous pourrions nous passer. En effet, le lien que nous entretenons à nos semblables n'est ni neutre, ni distanciée. Il se fonde sur une recherche constante de reconnaissance qui génère rivalité, conflit et exclusion. C'est cette analyse du rapport primitif à nos semblables que nous effectuerons en nous référant principalement à l'œuvre de René Girard et à la place centrale qu'il accorde au désir mimétique dans l'instauration des logiques propres à la domination. Ne peut-on cependant trouver dans les politiques de la reconnaissance que proposent Axel Honneth ou encore Alain Renault une échappatoire à celle-ci? Il nous faudra alors reconnaître que l'inflexion vers la reconnaissabilité, que fait subir Judith Butler à la notion de reconnaissance, justifie toutes les impasses auxquelles ces politiques se sont vues confrontées. Ne doit-on pas dès lors admettre que le sujet ne peut s'extraire de la domination que par un renoncement à sa propre élaboration subjective? N'y aurait-il pas que dans le mysticisme – comme le pensait René Girard - qui s'ouvrirait pour l'individu la voie vers des relations humaines pacifiées ? »

---

#### « La violence symbolique de la reconnaissance dans la sociologie critique de Pierre Bourdieu »

**Cécile Lavergne**, professeure de philosophie au lycée Jean Calvin de Noyon dans l'Oise. Elle vient de soutenir sa thèse en philosophie sociale sur "Violence, Identités, reconnaissance" à l'Université Paris Ouest Nanterre. Ses recherches proposent une confrontation entre les pensées de Pierre Bourdieu et d'Axel Honneth. Elle a notamment co-dirigé plusieurs numéros de la revue *Tracés* ("Pragmatisme" en 2008, "Décrire la violence" en 2010, et le Hors Série "Philosophies et sciences sociales", en 2013), ainsi qu'un ouvrage collectif *Emancipation, les métamorphoses de la critique sociale* (Les Editions du Croquant, 2013).

#### Résumé de l'argument :

« La violence symbolique est une réponse conceptuelle à un problème classique de la philosophie politique : pourquoi ceux qui ont le plus intérêt à se révolter, les dominés, ne le font-ils pas ? Dans les termes mêmes de Bourdieu : comment comprendre que « l'ordre établi, avec ses rapports de domination, ses droits et ses passe-droits, ses privilèges et ses injustices, se perpétue en définitive aussi facilement [...] ? »\*. La violence symbolique est ce pouvoir de coercition, « modelage » des corps, des affects et des structures mentales qui réduit au quasi-néant les possibilités de résistance et de révolte. Il ne dit pas son nom et cache ses effets violents en garantissant par là même la reproduction et la naturalisation de l'ordre social. La violence symbolique s'applique aux dominés, aux exclus, comme une force du social durable. Elle garantit un certain « partage du sensible » en réduisant pour certains les marges d'improvisation pratiques, et donc les possibilités de plasticité de leurs identités. C'est le concept de reconnaissance que nous voudrions alors analyser pour progresser dans la compréhension de l'efficace propre et des effets de la violence

symbolique. La reconnaissance est en effet un des concepts nodaux de la théorie de la croyance, à la fois comme adhésion doxique au monde social (méconnaissance) et comme activation de ses ressorts (disposition à la reconnaissance). »

\* P. Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 7.

---

**« La question de l'autorité à l'école »**

**Eric Le Coquil**, IA-IPR de philosophie dans les académies d'Orléans-Tours et de Lille.

---

**« "Si c'est un homme" : déni, méconnaissance et humiliation de Stanley Cavell à Avishai Margalit »**

**Elise Marrou**, PRAG à l'UFR de philosophie à l'Université Paris IV Sorbonne.

**Résumé de l'argument :**

« L'attention aussi massive que frappante que Wittgenstein accorde au « voir comme » a attiré à juste titre l'attention de ses lecteurs. Pourtant, le plus souvent, on a confiné son intérêt à la philosophie de la perception et en particulier à la discussion critique avec la Gestaltpsychology. Nous voudrions dans cette intervention revenir sur le statut du leitmotiv des derniers écrits : « ce serait un autre type d'homme ». Wittgenstein s'est interrogé sur ce que peut bien vouloir signifier « voir un homme comme un homme » (tout particulièrement dans une série de remarques où il met en scène des expérimentations effectuées sur une tribu sans âme) : si je ne peux pas voir un être humain autrement que comme un être humain, s'il n'y a là en réalité aucune alternative, c'est que la méconnaissance et l'humiliation s'indexent sur le principe d'un déni et d'une exclusion du genre humain, que Cavell nomme une « cécité à l'âme » et Margalit, « cécité à l'expression humaine des individus ». En effet, je peux voir alternativement dans la figure ambiguë de Jastrow un canard et un lapin, mais dans le cas de la perception de l'humanité de quelqu'un qui me fait face, où l'alternative pourrait-elle se loger? Est-il seulement possible de méconnaître l'humanité de quelqu'un ? Si je ne choisis ni ne décide de voir quelqu'un comme un être humain, c'est que je ne peux pas le voir autrement. Entendons d'emblée bien sur ce point : nous ne mettons pas en cause, la possibilité, et encore moins la réalité d'actions ou d'actes inhumains, mais seulement la l'impossibilité de méconnaître l'humanité de celles et ceux qui sont méconnus dans l'acte même de cette méconnaissance. Nous partirons donc des leçons que Wittgenstein tire de l'expressivité du corps humain pour examiner de plus près la manière dont Stanley Cavell (*Les Voix de la raison*, IV) en revenant sur le cas de l'esclavage et Avishai Margalit (*La Société décente*) en travaillant sur la littérature colonialiste, se sont réappropriés à nouveaux frais ce scepticisme touchant à une détermination critériologique de l'humain. »

---

**« Foucault : du pouvoir conçu comme assujettissement, à la résistance pensée comme subjectivation »**

**Carine Mercier**, professeure de philosophie au lycée Charlemagne de Thionville. Agrégée et docteure en philosophie. Elle a effectué sa thèse sur la pensée de Michel Foucault.

**Résumé de l'argument :**

« De *Surveiller et punir* aux derniers tomes de son *Histoire de la sexualité*, Foucault a profondément repensé la problématique du pouvoir. D'abord en rupture avec la double tradition des théories classiques du contrat social et du marxisme dans *Surveiller et punir*, lorsqu'il a opposé au modèle du droit comme à celui de la domination idéologique, une microphysique des techniques de pouvoir qui disciplinent le corps pour le constituer comme « sujet », au double sens de ce terme : assujetti et assigné à une identité. Puis en prenant de la distance avec sa propre perspective lorsqu'il s'est efforcé après *Surveiller et punir* de penser la possibilité d'une résistance au pouvoir qui se fonde dans le rapport que l'individu construit à lui-même et aux autres. Le sujet n'est plus alors conçu comme le produit du pouvoir mais comme le pôle irréductible d'une résistance qui se fonde dans une subjectivation éthique par laquelle l'individu se construit comme sujet dans la relation de pouvoir. Dans cette trajectoire, le pouvoir perd ainsi la forme unilatérale d'un rapport de convention ou de domination pour prendre la figure complexe d'un ensemble de techniques et de rapports par lesquels le sujet est construit tout comme il se construit. »

---

**« La critique de la domination dans le néo-républicanisme. Confrontation avec le libéralisme (Stuart Mill, Rawls) et le républicanisme classique. »**

**Jean Nestor**, Docteur en philosophie (a effectué une thèse portant sur la question du don).  
Publication : *Un don doit-il être gratuit ?* PUR, 2016.

**Résumé de l'argument :**

« Tout pouvoir politique, sauf à ne pas agir, interfère nécessairement avec l'autonomie de choix des membres de la société qu'il gouverne. Si l'on se propose de tracer une frontière entre l'autorité (consentie) et la domination (imposée), il faut disposer d'une conception politique de la liberté qui puisse donner un contenu à la notion de domination.

C'est précisément ce que se propose l'école du « néo-républicanisme » dont le projet est centré sur une définition de la liberté comme non-domination. Il en déduit une « troisième voie » démocratique entre le libéralisme (liberté négative comme non-interférence) et le républicanisme classique (liberté positive construite par l'engagement civique). C'est cette prétention d'originalité que l'on se propose de discuter.

On commencera par présenter l'approche néo-républicaine et le faisceau de conceptions politiques qu'il déduit de son concept de liberté. On s'interrogera ensuite sur ses capacités à se distinguer des deux théories politiques auxquelles il se compare. D'une part, est-il plus convaincant dans le dépassement du libertarisme et de l'utilitarisme benthamien que ne l'est le « libéralisme éclairé » (de J.S. Mill à Rawls) ? D'autre part, le rejet du civisme (liberté des anciens) comme principe de base lui permet-il réellement de s'inscrire dans la tradition républicaine plutôt que de constituer une variante du libéralisme éclairé ? »

---

### « Au fondement de la reproduction de la domination : le travail éducatif des femmes »

**Irène Pereira**, Formatrice en philosophie à l'ESPE de Livry Gargan, Chercheuse associée au laboratoire LIS (Université Paris-EST), Docteure et HDR en sociologie.

Elle a notamment publié *Les grammaires de la contestation*, Paris, La Découverte, 2010, ainsi que *Peut-on être radical et pragmatique ?*, Paris, Textuel, 2009.

#### Résumé de l'argument :

« En mobilisant aussi bien des ressources issues de la philosophie que de la sociologie, on s'attachera à montrer comment le travail éducatif des femmes a été invisibilisé dans la reproduction de la domination. Il a été invisibilisé par la tradition philosophique qui a assis la domination masculine en oblitérant le rôle social des femmes dans l'institution de la culture. Il est également encore aujourd'hui invisibilisé comme activité socialement assignée aux femmes où se construisent les mécanismes de la reproduction des rapports sociaux. »

---

### « La démocratie chez Platon et Aristote »

**Fulcran Teisserenc**, professeur de philosophie en classes préparatoires au lycée Poincaré à Nancy.

Il a publié : « *Le Sophiste* » de Platon, Série Philosophie, Paris, PUF-Cned, 2012 et *Langage et image dans l'œuvre de Platon*, coll. Tradition de la Pensée Classique, Paris, Vrin, 2010. On lui doit plusieurs articles sur la philosophie antique dont : « Usage et mésusage de l'argent : la leçon d'Aristippe », à paraître dans *Richesse et pauvreté dans l'Antiquité*, études rassemblées par E. Helmer, Paris, Vrin, 2014 ; « La question barbare : Platon ou Aristote ? », *Revue de Philosophie Ancienne*, XXXII (1), 2014, p. 87-136 ; « Pourquoi n'y a-t-il pas de définition de la science ? Une lecture aporétique du *Théétète* », *Études sur le « Théétète »*, rassemblées par D. El Murr, Paris, Vrin, 2013, p. 189-222 ; « Du nom à la négation. La formation du logos dans le *Cratyle* et le *Sophiste* », *Lectures de Platon*, ouvrage coordonné par A. Castel-Bouchouchi et G. Kévorkian, Paris, Ellipses, 2012, p. 57-71.

#### Résumé de l'argument :

---

### « Nietzsche : une conception organique de l'autorité »

**Guillaume Tönning**

#### Résumé de l'argument :

« Pouvoir, autorité, domination : de telles notions ne font sens chez Nietzsche que dans l'horizon du concept de volonté de puissance qui les unifie et les renvoie à la logique de l'exercice de la force. Plus précisément, c'est sur l'organisme que prend modèle toute organisation comme hiérarchie de forces en luttés.

Ce n'est pas dire seulement que le corps doit être pensé comme formation de domination, mais aussi en retour que toute politique relève de l'économie du vivant. L'autorité y désigne le

triomphe (toujours temporaire et contesté) de valeurs qui sont elles-mêmes symptomatiques d'un état physiologique engageant à projeter dans les choses un certain type d'évaluations. Aussi devons-nous impérativement prendre le corps pour fil directeur afin de démêler les rapports entre axiologie, puissance et ordre. »

---